

Dossiers lord Byron

N°1
Teresa Guiccioli



Sommaire :

Présentation (p. 2)

Quelques portraits de Teresa Guiccioli (p. 5)

“Au Pô”, poème de lord Byron (p. 7)

Extraits du livre de Teresa Guiccioli *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* (p. 8)

Extraits du livre de Barbey d'Aurevilly *Les Œuvres et les hommes* (p. 13)

Indications bibliographiques (p. 14)

Présentation

Mon destin est déjà fixé

Il est donc vrai, ma sœur bien-aimée, qu'il s'est introduit chez toi un jeune Anglais poète et lord qui s'appelle Byron ! Ce que j'entends dire de lui ici à Rome dans la société aristocratique et littéraire que je fréquente me tient en appréhension sur les conséquences que cette relation peut avoir pour toi. ⁽¹⁾

C'est ainsi que ce jeune frère de Teresa, Pietro Gamba, étudiant à Rome, s'inquiétait de rumeurs nullement infondées ; son intuition ne s'y trompait pas, puisque cette liaison allait effectivement lourdement peser sur les destins des deux amants, mais aussi sur le sien et celui de son père. Byron, de son côté, éprouvait un sentiment analogue :

En t'aimant, je passe le Rubicon ; mon destin est déjà fixé. ⁽²⁾

7 mars 1818. Le comte Alessandro Guiccioli (6 oct. 1761 – 21 avr. 1840), puissant Ravennois, vient d'épouser en troisièmes noces, pour de simples raisons d'argent, Teresa Gamba Ghiselli (18 fév. 1798 – 21 mars 1873), de presque quarante ans sa cadette ; elle a 20 ans, les yeux bleus et les cheveux blond Titien, et dans sa tête la vie commence à peine.

C'est à Venise, où le "jeune" couple voyageait, trois jours après le mariage, qu'aurait eu lieu une première rencontre manquée : Teresa désirant admirer le buste d'Hélène par Canova, se fit donner la main par un homme dont elle ne vit pas le visage, pour des raisons qui demeurent indéterminées. Plus d'une année après, le 2 avril 1819, dans un autre salon où elle se rendait à contre-cœur, son regard se posa sur un jeune anglais assis sur un fauteuil. Il lui sembla « une apparition céleste » ⁽³⁾. La suite est assez habituelle : d'autres rencontres en public, des petits mots, etc...

De Venise, le couple illégitime passa par Ravenne, Bologne, La Mira, Pise, puis Gênes. Se trouvant séparés au gré de multiples impondérables, ils s'écrivirent de nombreuses lettres (environ 150 du poète à son amante, ce qui laisse présumer autant de réponses), se prêtèrent des livres, se firent cadeau d'objets ou de mèches de cheveux.

À l'automne 1823, Byron, fatigué peut-être d'un amour qui le contraignait en Italie, ou aspirant à quelque action plus éclatante que les insurrections manquées des Carbonari qu'il avait vues éclater lors des dernières années, décidait de rallier les insurgés Grecs : « Sans amour la vie était sans goût pour lui, mais l'amour lui apportait la souffrance et la souffrance la lassitude. Il ne pouvait sortir de ce cercle vicieux. » ⁽⁴⁾ Comme pour les chevaliers jadis, sa belle l'accompagna jusqu'au lieu de départ ; c'est en compagnie de l'infortunée Mary Shelley que Teresa vit s'éloigner l'*Hercule*, le 13 juillet 1823 au matin. De Grèce, Byron lui écrivit encore quelques lignes, souvent ajoutées aux lettres de Pietro, parti lui aussi. Celui-ci n'eut cependant pas le courage d'annoncer à sa sœur l'affreuse nouvelle ; elle l'apprit indirectement.

Ton A. A. dans l'É.

La liaison de Byron avec Teresa dura un peu plus de cinq ans : quoiqu'elle ne fût pas sans anicroches, c'est la plus longue et la plus harmonieuse de toutes celles qu'il a eues. Dans la vie du poète, on ne peut la comparer qu'avec l'insurmontable attachement qu'il eut pour sa demi-sœur Augusta ; il se servait d'ailleurs du même signe codé « + » dans les lettres qu'il adressait aux deux femmes. À Teresa il ajoutait toujours cette belle formule toute romantique : « Je suis ton A. A. dans l'É. », ce qui signifiait : « Je suis ton Ami et Amant dans l'Éternité. » Iris Origo résume très bien cette liaison :

Ils s'aimèrent, ils se disputèrent, ils foulèrent aux pieds ce qui se trouvait sur le chemin de leur passion. Des deux, chose curieuse, ce fut Byron le moraliste. Teresa, en dépit de la formation religieuse qu'elle avait reçue au couvent, ne semble jamais s'être préoccupée du côté moral de l'aventure. Le couple se quitta et se rejoignit. Byron manqua de loyauté et Teresa de franchise. Chacun, dans l'intérêt de son amour — le poète à Ravenne et la jeune femme dans le cercle anglais de Pise — dut se conformer aux coutumes d'une société qui ne lui convenait pas. Teresa devint larmoyante et Byron s'exaspéra. Mais ils ne cessèrent jamais, l'un et l'autre, d'être extraordinairement vivants. Ils galvanisèrent tous ceux qui les connurent. ⁽⁵⁾

Car cet amour (le mot *liaison* est trop en dessous de la vérité), est en effet un splendide cas de rencontre trans-nationale. Byron sut ainsi, au cours de ces cinq années, s'imprégner des manières d'être des Italiens, prenant part à leurs intérêts politiques, écrivant son courrier en italien, traduisant de l'italien ou composant des poèmes traitant de l'Italie (l'ode à Venise, *Beppo*, *Les Deux Foscari*, *Marino Faliero* entre autres). Sans vouloir la comparer à Byron, Teresa était en effet loin d'être l'idiote qu'on a prétendu. Voici comment elle peignit son premier entretien avec Byron :

Lord Byron parut étonné de ce qu'une jeune femme italienne, à peine sortie depuis quelques jours d'un couvent de la Romagne, fût aussi versée que je l'étais dans la poésie classique de son pays et qu'elle eût, sur les monuments poétiques de sa langue, des jugemens et des enthousiasmes précoces qui sont l'érudition innée du cœur. ⁽⁶⁾

Si l'autoportrait semble particulièrement laudatif, on sait néanmoins qu'au couvent libéral Santa Chiara de Faenza, où elle passa ses jeunes années, elle avait en effet reçu une solide culture littéraire et rhétorique, et avait remporté tous les prix (Byron se servit d'ailleurs des propres souvenirs de couvent de son amante pour un épisode de *Don Juan*). Nombre de lettres de Byron attestent de « l'affection fascinée, amusée, et surprise avec laquelle il la regardait » ⁽⁷⁾ Elle lisait beaucoup, et avec finesse, comme les prouvent les deux ouvrages qu'elle a laissés et certains de ses échanges épistoliers ; voici comment elle répondait à l'envoi, par Byron, d'un exemplaire du célèbre roman de Benjamin Constant :

Mon seul Amour — pour Toujours.

Adolphe! Byron — comme ce livre m'a fait du mal ! Vous ne pouvez pas vous en rendre compte. Dès le début, hélas ! j'ai prévu la fin. Mais je l'ai lu hâtivement — pensant que je pouvais ainsi, du moins dans une certaine mesure, atténuer la trop profonde impression qu'il faisait sur moi. Ses mots, ses sentiments sont écrits en lettres de feu. La rapidité avec laquelle il glisse sur les choses ne le préserve pas de ses dards ; si bien que mon esprit et mon cœur sont profondément blessés. Byron — pourquoi m'avez-vous envoyé ce livre ? Ce n'était pas le moment — *peut-être, en vérité, le moment ne reviendra-t-il plus jamais pour moi.* Pour pouvoir supporter ou apprécier ce livre, il faut être beaucoup plus éloigné de la situation d'Éléonore *que je ne le suis* — et pour le donner à lire à sa maîtresse, il faut être *ou très proche* ou très éloigné de l'état d'esprit d'Adolphe. Ou, mon Byron, vous ne connaissiez pas ce livre (terrifiant miroir de la vérité), ou vous ne connaissez pas encore le cœur de votre amie — ou vous possédez une force ou une faiblesse de caractère que j'ignorais. [...] ⁽⁸⁾

Si elle était prédisposée par ses lectures de couvent à s'éprendre d'un poète étranger, son amour modifia considérablement son italianité, jusqu'à un point de non-retour : « Le pire cadeau que lui avait légué Byron était de l'avoir rendue étrangère à la société pour laquelle elle était née sans qu'il lui fût possible de s'adapter à une autre. » ⁽⁹⁾

Dissiper les ombres

Après quelques années de chagrin, deux liaisons avec des Anglais résidant en Italie, et une tentative de réconciliation avec son mari, Teresa revint à Byron par des voies détournées ; on raconte même qu'il lui parla lors de séances de spiritisme, alors fort en vogue. Désirant depuis toujours rencontrer son unique rivale, Augusta Leigh, elle lui rendit une brève visite en 1832, par le biais de l'éditeur John Murray, visitant par la même occasion l'abbaye de Newstead et d'autres lieux évoqués dans les poèmes de jeunesse de Byron. Elle entama également une correspondance avec lady Blessington, qui allait publier ses *Conversations* pas toujours élogieuses, et qui cherchait des matériaux inédits qui en rehausseraient l'intérêt... et le prix. Teresa nota quelque part : « Elle a mis dans la bouche de lord Byron une foule de choses mauvaises qu'elle pensait de l'Angleterre, attirant sur lui le blâme, et ensuite elle s'est posée en apologiste de l'Angleterre pour gagner les bonnes grâces de la haute société, chose où elle a échoué. » ⁽¹⁰⁾ Elle revint encore en Angleterre quatre fois.

Ayant épousé en décembre 1847 Hilaire Étienne Victor Rouillé, richissime marquis de Boissy (1798 – 1866), elle vint s'établir à Paris où la gloire de Byron ne s'était pas tout à fait éteinte. Tout comme lady Blessington, le monde qu'elle fréquentait dans les salons ne se priait pas de l'inviter à évoquer son illustre amant et à raconter ses souvenirs intimes. C'est cette transgression qui lui vaudra ses plus tenaces remontrances ; pourtant, Barbey d'Aurevilly lui-même n'avoue-t-il pas qu'il aborda son *Byron jugé*... « avec les frémissements de la curiosité la plus excitée » ? ⁽¹¹⁾

À la mort de son second mari, elle fit paraître anonymement *Des idées religieuses de lord Byron* (1866), un petit livre qu'elle allait reprendre et développer dans les deux volumes intitulés *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* (1868), panégyrique plus ou moins organisé, long mais nullement inintéressant. Immédiatement traduit en anglais, ce livre reprenait en quelque sorte les innombrables réfutations qu'elle se sentait obligée, en tant que défenseuse attitrée de Byron, d'écrire en marge des ouvrages évoquant ce dernier.

Le but de cet ouvrage est donc de remplacer les erreurs par des vérités, et de dissiper les ombres, rassemblées par la fantaisie autour de cette noble tête. Nous voulons substituer aux anciens, quelques jugements nouveaux, en appelant ceux-là à une vérification, et en les pesant dans des balances plus exactes ; nous voulons par des faits arriver à porter un jugement vrai, afin que la postérité ne soit pas trompée. ⁽¹²⁾

Outre l'envie ou la nécessité de célébrer l'homme qui avait marqué sa vie, l'objectif de Teresa en écrivant ses livres était de corriger l'image désastreuse propagée par les publications de Leigh Hunt (*Lord Byron and some of his contemporaries*, 1828) ou de Lamartine (*Vie de lord Byron*, 1865) ; elle parvint même à obtenir de l'éditeur John Murray quelques modifications dans la seconde édition des lettres de Byron due à Thomas Moore ⁽¹³⁾. C'est également vers cette époque qu'elle écrivit des souvenirs à la troisième personne, intitulés *La Vie de lord Byron en Italie*, dont le manuscrit n'a jamais été publié en français, mais qui regorgent de précieux détails, que ne se sont pas priés d'utiliser les biographes modernes de Byron.

Il semble que la maladie l'ait empêchée de mener à bien cette seconde entreprise de réhabilitation. Teresa mourut dans son pays en 1873, fidèlement entourée de tous les trésors légués par Byron.

(1) Iris Origo, *Le Dernier amour de Byron* ; Plon, Paris, 1957 ; p.65. (Voir la bibliographie ci-après.)

(2) Byron : lettre du 16 juin 1819 à Teresa. *Le Dernier amour...*, p. 54.

(3) Même ouvrage, p. 19.

(4) Même ouvrage, p. 58.

(5) Même ouvrage, p. X.

(6) Lamartine : *Vie de lord Byron. Feuilleton du Constitutionnel, 26 sept. – 2 déc. 1865* ; éd. de Marie-Renée Morin et Janine Wiart ; "Études, guides et inventaires" n°14, Bibliothèque Nationale, Paris, 1989 ; p. 158.

(7) Peter Cochran, introduction à *Lord Byron's life in Italy* ; University of Delaware Press, Newark, 2005 ; p. 46.

(8) Teresa Guiccioli : lettre du 26 août 1820 à Byron. *Le Dernier amour...*, p. 181.

(9) Même ouvrage, p. 353.

(10) Même ouvrage, p. 303.

(11) *Les Œuvres et les hommes*, vol. V : *Les Bas-bleus*, chap. XXII ; Victor Palmé, Paris, 1878 ; p. 280.

(12) *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; vol. I, p. II.

(13) Peter Cochran, introduction à *Lord Byron's life in Italy* ; p. 30.

Quelques portraits de Teresa Guiccioli

Elle est jolie — une grande Coquette — extrêmement vaniteuse — excessivement affectée — assez intelligente — dénuée du moindre principe — avec une bonne dose d'imagination et de la passion. — Elle s'était mise en tête de me faire quitter Venise, par vanité — et y a réussi — et d'avoir fait d'elle-même le sujet toutes les conversations a grandement contribué à son rétablissement. — Son mari est un des nobles les plus riches de Ravenne —trois fois vingt ans d'âge — c'est sa troisième femme. — — Tu peux supposer quelle *estime* j'ai pour *elle* — peut-être est-ce presque égal des deux côtés. [...] C'est une cavalière elle aussi — mais un fardeau lors de ses promenades — car elle ne parvient pas à guider son cheval — et il court après le mien — et essaie de le mordre — alors elle commence à hurler en haut de forme et habit bleu ciel — prenant une allure fort absurde — et nous embarrassant mes deux valets et moi — qui avons le plus grand mal à l'empêcher de faire la culbute — ou de se faire déchirer les vêtements par les arbres et les taillis de la Pinède. ⁽¹⁾

Madame G. est également très gracieuse — mais dans un style tout à fait différent — entièrement blond et clair — fort peu commun en Italie — cependant pas d'une blondeur *anglaise*, mais davantage suédoise ou norvégienne. Son allure aussi — particulièrement le buste qui est d'une perfection peu commune. ⁽²⁾

La comtesse Guiccioli est âgée de trente-trois ans, quoiqu'elle n'en paraisse pas plus de dix-sept ou dix-huit. Au contraire de la plupart des Italiennes, son teint est délicatement clair. Ses yeux, larges, sombres, et languissants, sont ombrés par les cils les plus longs au monde ; et ses cheveux, qu'elle n'attache pas, folâtraient sur ses épaules tombantes dans une profusion de boucles naturelles du plus sombre auburn. Sa silhouette a, peut-être, trop d'*embonpoint* pour sa hauteur, mais son buste est parfait ; il s'en faut de peu que ses traits ne montrent un profil d'une régularité grecque ; et elle a la bouche et les dents les plus belles qu'on puisse imaginer. Il est impossible de voir sans admirer — d'entendre la Guiccioli parler sans être fasciné. Son amabilité et sa gentillesse éclatent à chaque intonation de sa voix, lesquelles, avec la musique de son italien parfait, donnent un charme particulier à tout ce qu'elle prononce. Grâce et élégance semblent des éléments constitutifs de sa nature. Malgré son adoration pour lord Byron, il est évident que l'exil et la pauvreté de son vieux père affecte quelquefois ses pensées, et jette une ombre mélancolique sur son aspect, ce qui ajoute encore à l'intérêt profond que génère cette jolie fille. ⁽³⁾

Lord Byron a décrit, en beaux vers, la chevelure magnifique de Mme Guiccioli ; elle était de couleur blonde, et même d'un blond un peu trop décidé, sans avoir rien de désagréable. Ses traits étaient beaux et nobles, un peu forts, mais parfaitement bien dessinés. Ils plaisaient par l'harmonie de l'ensemble, le piquant, la physionomie ; une certaine grâce, vive ou intéressante, leur manquait presque toujours. Son nez aquilin eût servi de modèle à un peintre. Son sourire était agréable ; et, quand lord Byron cherchait à lui plaire, son œil s'animait, son regard devenait expressif. Ce n'était cependant pas une femme d'esprit ; une sensibilité très-vive la guidait bien ou mal, et tantôt lui faisait faire de graves imprudences, tantôt suppléait, par une sorte d'instinct passionné, à la faiblesse de sa raison. Ses lettres n'étaient ni bien, ni mal écrites : elle y prodiguait, suivant la mode du pays, les banalités du compliment et les grâces du protocole. L'école de civilité puérile et honnête, en décadence parmi nous, fleurit toujours sous le beau ciel d'Italie.

M. West, dans son portrait de la comtesse, a fort bien saisi l'expression étudiée qui la caractérisait. La prétention de l'attitude est même un trait de ressemblance morale, qui fait honneur à l'artiste. Mme Guiccioli est petite ; sa tête est trop forte pour le reste du corps, défaut qu'un portrait en buste n'a pu reproduire. En somme, elle réunissait tous les éléments constitutifs d'une beauté destinée à briller dans les salons de la bourgeoisie : plus de fraî-

cheur que de grâce, plus de babil que d'esprit, plus d'affectation que de dignité. Exaltée par la gloire de celui qu'elle aimait, elle s'efforçait de s'élever à son niveau, et voyait déjà la postérité l'accueillir et l'adopter comme l'amie, l'héroïne, la maîtresse du poète. Cette ferveur intime et enthousiaste lui donnait quelque chose de singulier, qui ne déplaisait pas, et que je remarquai dès mon arrivée à Monte-Nero ; mais l'illusion fut de peu de durée. Elle s'aperçut que son empire sur lord Byron était fragile et factice. En quelques mois, sa fraîcheur et sa beauté s'évanouirent. ⁽⁴⁾

C'est dans ce brouhaha que j'ai vu madame Guiccioli, que Byron et Léon Bruys ⁽⁵⁾, son successeur légitime, ont suffisamment célébrée. Quoique ce souvenir de Léon Bruys fit sur moi l'effet d'un coup de poing reçu sur la tête au milieu d'un concert de Beethoven, et quoique l'on m'eût dit beaucoup de mal de la dame, je n'ai pu m'empêcher de la trouver fort belle. C'est une tête de statue, blonde, avec de belles boucles tombantes, les yeux bleus, les traits grands. Le côté fâcheux est la taille, qui est trop petite et trop ramassée, quoique très-souple et très-abandonnée. On voulait me présenter à elle. J'ai mieux aimé la bien regarder à mon aise. ⁽⁶⁾

Comme je ne connaissais personne, je ne fus pas dérangé dans mon rôle d'observateur ; j'observais donc et je fis la revue du salon. Tout d'abord je remarquai une femme jeune encore, avec de longues boucles blondes retombant le long des joues, ce qu'on appelait autrefois des *repentirs*, — une douce et jolie figure de fille d'Albion. Du moins je le croyais. Mais je me trompais, elle n'était Anglaise que par alliance ; c'était une Italienne, et je fus bien surpris quand on me dit son nom : la comtesse Guiccioli, la maîtresse de Byron ! Je n'en croyais pas mes yeux : la Guiccioli, qui était célèbre en 1817, deux ans avant ma naissance ? était-ce possible ?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau, et jamais ce vers du vieux poète classique ne s'est mieux vérifié, à mes yeux, qu'en l'appliquant à la maîtresse du grand poète romantique. Oui, c'était elle, belle, souriante et jeune encore malgré ses quarante ans bien sonnés. L'idée que Byron, le grand Byron, une de mes idoles, avait reposé sa belle tête sur ces blanches épaules, — car elle était décolletée, et elle n'avait pas tort, — l'idée que la main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre impérissables avait joué avec ces boucles blondes me rendait cette apparition à la fois odieuse et sacrée. « Quand on est veuve d'un pareil amour, me disais-je, on devrait disparaître du monde ; il ne reste plus d'autre asile que la solitude et la mort. » On reconnaît là l'intolérance et l'imagination de la jeunesse. En tout cas, ce n'était pas sa façon de penser, à elle, car elle vécut et se remaria même. Elle épousa plus tard, comme on le sait, le marquis de Boissy, le pair de France à la fois ridicule et spirituel, dont les boutades désespéraient le chancelier Pasquier. Quand de mauvais plaisants ou des maladroits lui demandaient si sa femme était parente de la célèbre comtesse Guiccioli de Ravenne, il ne manquait pas de répondre : « C'est elle-même, monsieur, l'ancienne maîtresse de Byron. » ⁽⁷⁾

(1) Byron : lettre du 26 juillet 1819 à Augusta Leigh ; *Byron's Letters and Journals (BLJ)* ; éd. de Leslie Marchand ; Murray, Londres, 1973-92 ; vol. 6, pp. 185-186.

(2) Byron : lettre de mars 1821 à John Murray ; *BLJ*, vol. 8, p. 95.

(3) Thomas Medwin : traduit de *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'E. Lovell ; Princeton U. P., 1966 ; pp. 19-20.

(4) Leigh Hunt : "Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains" ; dans *Revue britannique*, 1827 ; t. 2, p. 463.

(5) Léon Bruys d'Ouilly, romancier et poète, devint l'amant de Teresa lors d'un séjour en Italie en 1832.

(6) Edgar Quinet : lettre de janvier 1838 à sa mère dans *Œuvres complètes*, Lettres à sa mère, t. II (lettre CCXXXI) ; Germer-Baillière et Cie, Paris, s.d. ; p. 294.

(7) Édouard Grenier : *Souvenirs littéraires* ; Lemerre, Paris, 1894 ; pp. 100-102.

Au Pô

Fleuve, qui roule contre les murs antiques entre lesquels réside la dame de mon amour, lorsqu'à ton bord elle marche, et que peut-être elle s'y rappelle un faible et fugitif souvenir de moi ;

Et si ton ample et profond flot était un miroir de mon cœur, où elle pourrait lire les mille pensées qu'en cet instant je te révèle, agitées comme ton onde, précipitées comme ton débit !

Que dis-je ! — un miroir de mon cœur ? Tes eaux ne sont-elles pas impétueuses, sombres, et fortes ? Tel que mes sentiments furent et sont, tu es ; et telles que tu es furent longtemps mes passions.

Le temps peut les avoir quelque peu domptées — pas à jamais ; tu inondes tes berges, mais ce n'est pas pour toujours que ton lit déborde, fleuve qui me ressembles ! tes crues s'apaisent, et les miennes se sont résorbées ;

Ne laissant derrière elles que débris lointains ; et de nouveau maintenant, portés par notre vieux cours inchangé, nous nous mouvons : tu te diriges précipitamment vers l'océan, et moi — vers l'aimante personne que je ne devrais pas aimer.

Ce courant que j'observe va glisser sous ses murs natals, et murmurer à ses pieds ; ses yeux vont te regarder, tandis qu'elle respirera l'air du crépuscule, sans être importunée par la chaleur d'été.

Elle va te regarder — je t'ai regardé, plein de cette pensée ; et, de cet instant, jamais je n'ai pu rêver de tes eaux, les nommer ou les voir, sans un inséparable soupir pour elle !

Ses yeux clairs vont se réfléchir sur tes flots ; oui ! ils vont retrouver l'onde que je fixe à présent : et les miens ne pourront voir, même en rêve, repasser devant moi le flux de ton onde heureuse !

L'onde qui porte mes larmes ne revient plus : va-t-elle revenir, elle près de qui cette onde glissera ? — Tous deux foulons tes berges, tous deux errons sur tes rives, moi près de ta source, elle près de l'océan bleu nuit.

Or ce qui nous tient séparés n'est pas distance, ni profondeur de l'onde, ni espacement de terres, mais le trouble d'un sort divers, aussi divers que les climats de nos naissances.

Celui qui aime cette dame du pays est un étranger, né bien au-delà des montagnes, mais son sang est tout méridional, comme s'il n'avait jamais été rafraîchi par le vent lugubre qui glace la marée polaire.

Mon sang est tout méridional ; s'il ne l'eût pas été, je n'aurais pas quitté mon ciel, et je ne serais pas, en dépit de tortures qui ne sauraient être oubliées, à nouveau l'esclave de l'amour — du moins le tien.

Il est vain de lutter — que je périsse jeune, vive comme j'ai vécu, et aime comme j'ai aimé ; si je retourne à la poussière, de la poussière j'ai jailli, et là, du moins, mon cœur ne pourra jamais être ému.

Avril 1819.

Lord Byron jugé par les témoins de sa vie

Parfois attaqué, mais le plus souvent ignoré, le livre de Teresa n'acquiesce jamais l'importance des Conversations, sans doute parce qu'il se composait de matériaux déjà assez connus. Sa propension à angéliser Byron, à peindre leur liaison comme purement platonique, peut faire rire ; néanmoins, certaines remarques n'appartiennent qu'à elle, et sont quelquefois étonnantes. Il a d'ailleurs trouvé des défenseurs :

Ce livre est clairement de première importance, puisque sa relation avec Byron fut, du point de vue de l'intimité, inégalée. C'était, aussi, une relation d'amour ; et l'on devrait reconnaître que toute exploration véritable du génie, qu'elle étudie l'homme ou son art, exige quelque chose de l'intuition d'un amant.

On a rarement rendu justice au travail de Teresa. C'est une étude composée de preuves accumulées présentées par une conscience d'une considérable pénétration. Le livre, en tant que livre, a des défauts. Drinkwater a raison lorsqu'il le qualifie d'« éloge sans compromis » écrit « d'après un plan si fatigant que seule une grande persévérance permet de suivre ». Néanmoins, la méthode dans l'ensemble est, comme nous le verrons, *inhérente à la nature même de la tâche*. Teresa a recueilli là probablement plus de vérité solide, factuelle, sur Byron en tant qu'homme que n'importe lequel de ses biographes. ⁽¹⁾

Premier extrait (vol. I, pp. xxv-xxx) :

Étudier les analogies et les différences qui ont existé entre le caractère personnel de lord Byron et celui du poète, serait une curieuse étude psychologique. Ce serait même envers lui un acte de justice, mais long, et déplacé ici ; bornons-nous à dire que les analogies aussi bien que les différences ont cependant existé, et que si de lui on ne peut pas dire ce qu'on a pu dire de quelques auteurs à caractère effacé, « *autre est le poète, autre est l'homme* » on doit du moins reconnaître que chez lord Byron, les deux sans être solidaires étaient néanmoins associés ; mais cette association n'existait pas avec les personnages de sa création, ni avec leurs sentiments, ni avec leurs actions, mais seulement avec les qualités dominantes et générales de sa poésie, *l'énergie et la sensibilité*.

Quant à un certain fond commun et à de certaines analogies de ses héros entre eux, et de lord Byron avec ses héros, lorsqu'elles existent réellement, il ne faut pas se borner à les indiquer en général ; il faut les discerner, il faut dire en quoi elles consistent, autrement ce serait encore servir l'erreur. L'œuvre et le devoir de la critique consciencieuse, n'est-ce donc pas de chercher et de montrer la nature et la limite de ces analogies ?

Lorsque lord Byron commença ses voyages, son génie cherchait toujours son issue. Trop jeune encore pour qu'il eût pu déjà être instruit par l'expérience, il avait seulement fait connaître ses tendances.

L'éducation de son génie commença dans son enfance sur les bords romantiques de la Dee et de l'Océan, entre les bruyères de l'Écosse, et le foyer maternel peuplé de fantômes sombres et héroïques, et puis dans sa résidence de Newstead Abbey, située au milieu de la forêt romantique de Sherwood, entourée des grandes abbayes du temps de la conquête normande, et toute remplie des exploits du héros populaire de la légende du pays, de Robin-Hood. Le caractère de ce sympathique chef des *Outlaws* (gens hors-la-loi), grand seigneur de sa naissance, et qui se faisait suivre par sa belle Marian déguisée en page ; sa générosité, son intrépidité, son esprit, ce mélange de vertu et de vice, mais où la générosité avait toujours le dessus, son humeur fière, tapageuse, plaisante mais chevaleresque, sa mort même si touchante ; tout cela, dans un adolescent, vivant au milieu de ces lieux hantés par de tels souvenirs, indépendant et orphelin, doué d'un cœur, d'une imagination, d'un esprit et d'une humeur tels que ceux de Byron : tout cela, dis-je, il est pour moi indubitable, que sinon sur le caractère et les actions du jeune homme, du moins sur les tendances du poète n'a pas dû être sans influence, et que les Conrad et d'autres parmi les héros de ses premiers poèmes, à son insu même ont dû trouver quelques racines dans ces légendes du pays. En tous cas, ce milieu ne l'avait certes point détourné de sa nature. Malgré sa jeunesse, il avait pu montrer non pas la *mesure*, mais les *tendances* de son génie, son aversion de l'artificiel, du superficiel, de l'insipide, de l'efféminé, et il avait prouvé que les deux éléments de son génie étaient *l'énergie et la sensibilité*.

Cette éducation ainsi commencée se continuera et se mûrira pendant son premier voyage, au milieu de scènes les plus poétiques et romantiques du monde, dans cet Orient éclatant, où tout est contraste entre l'homme si passionné, et la nature tantôt abrupte et tantôt délicieuse, et la douceur constante de son ciel.

Les habitudes, les caractères, les idées singulières, les passions extrêmes, souvent féroces de ces races non encore assouplies par notre civilisation, et dont l'énergie se transforme si souvent en grands crimes, et en grandes qualités ; la vie même qu'il était forcé de mener au milieu de ces peuples, au milieu de dangers continuels pleins de poésie, firent sur son esprit une grande impression, et devinrent facilement des matériaux précieux pour son génie. Ainsi qu'on l'a observé de Salvator Rosa, dont les aventures avec des brigands contribuèrent à former et développer le génie, de même toutes les aventures de ce voyage de lord Byron contribuèrent aussi à former son goût particulier. Sans ce voyage, et restant toujours au milieu des civilisations extrêmes qui font perdre la poésie et la grandeur aux passions, et refroidissent trop souvent les âmes, probablement il aurait pu se développer d'une manière moins originale, et moins brillante.

C'était cette réunion extraordinaire chez Lord Byron, d'énergie et de sensibilité qui devait dominer le choix de ses sujets. Sans doute, le désir naturel de produire de l'effet, ne pouvait pas y rester étranger, surtout au moment de la première éclosion de son génie. En cherchant de préférence les champs inexplorés, les fibres vierges du cœur humain, en peignant la satiété des jouissances en Childe-Harold, l'étrange nature et le remords en Manfred, Lord Byron a dû songer à l'effet. Mais si on s'arrêtait là, on ne verrait qu'un petit côté de la vérité. Le ressort principal, celui auquel son génie était forcé d'obéir, qui allait lui imposer le choix de ses sujets, c'était ce même mélange d'énergie et de sensibilité qui de si bonne heure lui avait donné le dégoût de ce qui était artificiel et efféminé, et l'entraînait vers tout ce qui était passionné, grand, vrai, vivant. Dieu n'a pas donné à tous la même voix. Les plus grands arbres, les chênes, ont besoin de la tempête, et de l'ouragan pour faire entendre leur voix, tandis que le zéphyr de l'été suffit au roseau.

Son attention était donc surtout attirée par ce qui sortait de la ligne vulgaire, soit dans les âmes, soit dans la nature ; dans le bien comme dans le mal ; dans l'ordre, comme en dehors de l'ordre. À l'étude des âmes heureuses et calmes, il devait préférer celle des âmes dévastées, mais supérieures à la fortune par l'énergie et la volonté.

L'étincelle nécessaire à son génie ne pouvait pas s'allumer alors à la douce chaleur de cette bonté qui, ayant précisément une si grande part dans le fond de sa propre nature, lui restait trop familière ; mais bien au foyer même de la vie, à la flamme ardente de la passion, en face des grandes infortunes, des grandes fatalités, des grandes fautes, des grands crimes, de ce qui l'étonnait, l'attirait, l'éloignait, le transportait, le révoltait, de ce qui était le plus en *harmonie* avec sa nature énergique, et de ce qui était le plus *contraire* à sa nature sensible. Une de ces forces s'exerçait par la sympathie, l'autre par l'antipathie, qui l'influençait par l'espèce de fascination qui fait tomber l'oiseau dans la gueule du serpent, et qui nous donne un attrait vertigineux au bord d'un précipice.

Le même ordre d'influence était exercé sur lui par les aspects de la nature. Avec son sens exquis pour toutes les beautés naturelles, sans doute lord Byron a peint souvent les charmes des climats enchanteurs, où il place l'action de ses poèmes. Mais il les a toujours peints virilement, toujours avec un pinceau inimitable par son mélange de grâce et de vigueur, glissant plutôt que s'arrêtant sur ces beautés, comme des choses qui ne doivent l'occuper que d'une manière secondaire, et plutôt pour encadrer et faire ressortir son objet principal, l'homme, ses actions, ses sentiments, ses souffrances. On dirait que les molles beautés d'un paysage riant, les brises qui plissent doucement la vague caressante lui semblent efféminées. On sent que ses préférences sont plutôt pour les sites abruptes, titaniques, pour la lutte des forces physiques, pour les sublimités de la tempête, pour un certain degré je dirai presque de désordre, sauf à l'arrêter à temps, à faire rentrer tout dans l'ordre au moment où la beauté de l'art et la beauté morale se trouveraient menacées.

Or, à ce moment-là, ce que lord Byron ne pouvait pas trouver dans son sujet réel et historique, il l'empruntait à une autre réalité, à *lui-même*, à ses propres qualités, aux circonstances de sa vie, à ses propres goûts : ne s'inquiétant pas de demander si Conrad (le Corsaire) pouvait vraiment éprouver l'horreur qu'éprouverait lord Byron, en voyant sur le beau front de Gulnare, la mystérieuse gouttelette de sang ⁽²⁾ ; si Alp, le renégat vénitien qui ne respire que vengeance, aurait vraiment pu éprouver l'horreur qu'avait un jour éprouvée lord Byron, en voyant sous les murs de Constantinople, les chiens dévorer les cadavres humains ⁽³⁾ ; si enfin l'association de ces qualités avec lesquelles il idéalisait ses

héros, et les faisait participer à sa nature, ne ferait pas dire aux psychologues qu'il péchait contre la vérité, qu'il détruisait l'unité de la nature d'un Corsaire.

Second extrait (vol. II, pp. 325-333) :

Le seul parti que lord Byron voulût tirer de sa gloire, c'était de la mettre au service de son cœur : foyer véritable de sa noble existence. Même dans les premiers jours de sa jeunesse, lorsque ce cœur battait si fort au nom de gloire, on sent que chez lui elle doit rester tributaire du cœur, et lui servir plutôt de moyen que de but. Mais cela devint de plus en plus évident, lorsqu'il l'eut obtenue. En Italie surtout, devenu presque indifférent aux éloges pompeux des revues, une parole émanant d'un cœur simple l'impressionnait, l'émouvait, et portait les larmes à ses yeux.

J'ai reçu aujourd'hui, écrivait-il à Moore, de Ravenne, en 1821 une lettre d'une jeune fille d'Angleterre que je n'ai jamais vue. Elle dit qu'elle se meurt de consommation, mais qu'elle ne pourrait quitter ce monde sans me remercier, pour le bonheur que ma poésie, pendant plusieurs années, etc., etc. ...

La lettre est signée simplement N. N. A., et ne renferme pas un mot de *cant* ou de sermon sur aucune opinion. Elle dit seulement qu'elle va mourir, et que, comme j'ai tant contribué aux joies de son existence, elle pense qu'elle peut me le dire dans un pareil moment, me priant seulement de brûler la lettre ; ce que je ne saurai pas faire, puisque cette lettre, dans de semblables circonstances, m'est bien plus précieuse que ne me serait un diplôme de Göttingen.

J'eus aussi un jour une lettre de Drontheim, en Norvège, à peu près semblable (mais non d'une mourante). Voilà les choses qui font qu'on se croit quelquefois poète*. (4)

Et dans les *Pensées isolées*, qu'il écrivait à Ravenne, on trouve :

Un jeune Américain (M. Coolidge) est venu me voir. Il est intelligent et très-beau, et doit avoir à peine 20 ans ; un peu romanesque, mais cela sied bien à la jeunesse, et extrêmement épris pour la poésie, comme on pourrait le soupçonner par son désir de s'approcher de moi dans ma tanière. Il m'a apporté un message de la part d'un vieux serviteur de ma famille (Joc [sic] Murray), et m'a dit que lui-même M. Coolidge avait obtenu une copie de mon buste de Thorwaldsen, à Rome, pour l'envoyer en Amérique. J'avoue que j'étais plus flatté par ce jeune enthousiasme d'un voyageur solitaire transatlantique, que si on m'avait décrété une statue dans le Panthéon de Paris (j'ai vu de mon temps des empereurs et des démagogues jetés en bas de leurs piédestaux, et le nom de Grathan, à Dublin, effacé de la rue appelée de son propre nom) : je dis que j'étais plus flatté de cela, parce que c'était *simple, dégagé de toute idée politique, sans motif ni ostentation*, enfin le pur et ardent sentiment d'un enfant pour le poète qu'il admire. (5)

La pièce de vers qu'il écrivit en allant de Ravenne à Pise, deux années à peine avant sa mort et qui commence en ces termes : « Oh ! ne me parlez plus d'un grand nom dans l'histoire » suffirait seule à prouver que son amour de la gloire avait sa source et sa satisfaction dans son cœur. Cette charmante poésie est terminée par ces couplets [:]

3.

Oh ! renommée ! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores, que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est chère, qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer.

4.

C'est là surtout que je te cherchais, c'est là seulement que je te trouvais ; le plus beau des rayons de ton auréole, c'était son regard, quand quelque chose brillait en moi, dont l'éclat se reflétait dans ses yeux ; alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire. (6)

Quelques jours avant de partir pour Gênes, en se promenant dans son jardin avec Mme la comtesse G... il se laissait aller à une revue rétrospective de sa manière de vivre en Angleterre. Mme G... en entendant la description de la vie qu'il menait à Londres, vie si animée, si variée, si remplie, lui laissa apercevoir quelques craintes que le séjour de l'Italie et surtout la vie si calme, si retirée, si

concentrée, qu'il menait alors loin de l'arène politique de sa patrie, ne fût un trop grand sacrifice fait à ses affections. « Oh ! non, dit-il, je ne regrette rien de la vie que j'aurais pu mener au milieu de ce grand monde, où tout est artifice, où on ne vit pas assez avec soi-même, où on est forcé de s'occuper trop de ce que pensent les autres, trop peu de ce que nous devons penser. Qu'y aurais-je fait ? quelques discours d'opposition dans la Chambre des pairs, qui n'auraient produit aucun bien, puisque la politique qui domine n'est pas la mienne. J'aurais dû fréquenter sans plaisir et sans profit un monde dont je ne me soucie guère. J'aurais eu plus de peine à conserver et à formuler l'indépendance de mes opinions. Je ne vous aurais pas rencontrée... Eh bien ! Je suis beaucoup plus content de vous avoir connue. Qu'y a-t-il dans le monde qui vaille une véritable affection ? Rien. Et, si j'en étais à recommencer, je voudrais encore faire ce que j'ai fait. » Lorsque lord Byron ouvrait ainsi les trésors de son cœur, il aurait autant fallu le voir que l'écouter.

C'est encore à cette époque-là qu'il écrivait dans son drame de Werner [:]

... Glory's pillow is but restless
If love lay not down his cheek there.

Sur l'oreiller de la gloire, on ne se repose pas,
Si l'amour n'y appuie pas aussi sa joue. (7)

Ainsi donc, pour nous résumer, disons qu'ayant, non-seulement considéré lord Byron dans ses actions, dans leurs mobiles les plus apparents, dans l'exercice de toutes ses facultés, et dans ses sentiments sincèrement exprimés, mais que l'ayant encore mis en présence de toutes les formes de l'amour-propre, il nous est impossible de voir en lui autre chose que la légitime fierté des grandes âmes et la noble passion de la gloire, ayant cela de particulier, qu'elle resta chez lui dominée par les affections du cœur. Quand donc vint le jour où on lui demanda le sacrifice de ses propres affections, non-seulement au nom de l'humanité, mais aussi au nom de cet amour de la gloire qui était déjà une vertu, puisqu'il ne la désirait et ne la recherchait que pour devenir un des bienfaiteurs du genre humain, alors, par ce nouveau sacrifice, par l'immolation même de sa vie cette noble passion, s'éleva chez lord Byron jusque à une vertu sublime.

Quoique notre examen impartial des défauts de lord Byron ne soit, à vrai dire, qu'une démonstration de leur absence, gardons-nous cependant de le placer en dehors de l'humanité, en prétendant qu'il n'avait aucun défaut. La Bruyère résume ainsi son portrait du grand Condé : « *Un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.* » (8) Cette belle phrase peut en partie s'appliquer aussi à lord Byron. Seulement, pour être justes envers lui, nous devons substituer le singulier au pluriel. Au lieu de dire qu'il a manqué *des moindres vertus*, il faut dire d'*une* des moindres vertus. En effet, il n'avait pas la prudence qui nous donne pour but suprême la conservation de notre prospérité, de notre fortune, de notre popularité, de notre tranquillité, de notre santé, en un mot de tous nos biens, et qui constitue la sagesse épicurienne. Mais cette vertu se confond tellement avec la personnalité et l'égoïsme que l'on peut hésiter à lui accorder le rang de vertu, et on ne doit pas s'étonner si elle a manqué à lord Byron, car elle s'associe difficilement avec une grande sensibilité de cœur, et une grande générosité de caractère. Toutefois, s'il l'avait eue, sa vie aurait pu être beaucoup plus heureuse. S'il l'avait eue, au lieu de consacrer à des amis, à des auteurs malheureux, à des infortunés de toute sorte, ses revenus, et tous les profits de ses œuvres, il les aurait gardées pour lui, et il aurait ainsi pu braver presque tous les orages de sa triste année conjugale, où les embarras de ses affaires exercèrent une si grande influence. S'il avait eu cette prudence, il n'aurait pas attaqué, dans la satire de son adolescence, tant de personnes redoutables, et plus tard, il n'aurait pas fait son idole de la vérité et de la justice. Il aurait épargné les puissants du jour et les préjugés de son pays, afin de ne pas attirer sur sa tête autant de rancunes que de calomnies ; il n'aurait pas donné prise à la médisance, ni souffert qu'on l'insultât en l'identifiant avec les héros de ses poèmes ; il n'aurait pas compromis sa belle santé par un régime anachorétique ; il ne se serait pas déprécié lui-même ; il se serait couvert du manteau d'indulgence qu'il savait si bien jeter sur les fautes des autres, et au lieu de confier à des compagnons indiscrets, comme sujets de curiosité et d'études, des aventures souvent bizarres, et des faiblesses juvéniles assez ordinaires, il aurait profité du système tant pratiqué de nos jours qui consiste à satisfaire les penchants dans l'ombre et dans le mystère ; enfin et surtout il n'aurait jamais épousé miss Milbanke.

Tout ces reproches sont fondés. Mais si on peut dire avec raison qu'il manqua de prudence pour ses propres intérêts, on doit en même temps ajouter *qu'il n'en manqua jamais pour les intérêts des autres.*

On le voit, en effet, même dans sa première jeunesse, brûler des écrits ou s'abstenir d'écrire par une extrême délicatesse et par la crainte de blesser le prochain.

J'ai brûlé mon roman et ma comédie (dit-il en 1813). Somme toute, je vois que le plaisir de se brûler est aussi grand que celui de s'imprimer. Ces deux ouvrages ne devaient pas être publiés. Je tombais trop dans les réalités ; quelques-uns auraient été *reconnus*, et d'autres *souçonnés*.⁽⁹⁾

Quand il envoya son ode au Pô⁽¹⁰⁾ à Murray, il lui fit défense de l'imprimer, parce que c'était de la vie intime.

Sa plus grande crainte, à Pise et à Gênes, était que les journaux eussent pu parler de ses sentiments pour la comtesse G.

Mais, sans chercher pour cela d'autres exemples, il suffit de jeter les yeux sur sa conduite en Grèce, où sa prudence fut un sujet d'étonnement pour tout le monde. M. Tricoupi⁽¹¹⁾, le meilleur historien de la guerre de l'indépendance grecque, lui a rendu sous ce rapport la plus complète justice.

Résumons-nous donc en disant que, dans la hiérarchie des vertus, contrairement à la plupart des hommes, même vertueux, lord Byron eut les *grandes* et les *sublimes* en premier degré, et en second degré les plus *petites*. Quant à ses défauts, il est évident qu'ils trouvèrent tous leur germe dans ses immenses qualités. Ayant tous les génies, moins celui du calcul appliqué à ses intérêts personnels, il faillit de différentes manières à ses devoirs envers lui-même ; et bien qu'il ne fût nuisible qu'à lui seul par son manque de prudence, il en fut cruellement puni par des chagrins, des regrets, et même par une mort aussi fatale que prématurée.

* Lettre 96. Moore. [Note de l'auteur.]

(1) George Wilson Knight : *Lord Byron, Christian virtues* (2^{ème} éd.) ; Routledge & Kegan Paul, Londres, 1967 ; p. 40.

(2) Allusion au *Corsaire* (ch. III, st. 10).

(3) Allusion au *Siège de Corinthe* (st. 16, v. 409 et suivants).

(4) Lettre du 5 juillet 1821 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 8, pp. 146-147.

(5) *Pensées détachées*, n°25 ; *BLJ*, vol. 9, pp. 20-21. Lire : Joe Murray.

(6) Strophes extraites du poème "Oh ! talk not to me of a name great in story" ["Oh ! ne me parlez pas d'un nom grand dans l'histoire", connu en France sous le titre "Stances écrites sur la route entre Florence à Pise"], daté du 6 nov. 1821 : *Pensées détachées*, n°118 ; *BLJ*, vol. 9, pp. 51-52.

(7) *Werner*, acte IV, scène 1 (vv. 352-353) ; texte exact : « (For glory's pillow is but restless if / Love lay not down his cheek there) : some strong bias, / [...] »

(8) La Bruyère : *Les Caractères* ("Du mérite personnel").

(9) *Journal londonien*, 23 nov. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 217.

(10) "Au Pô", poème d'avril 1819 donné ci-dessus.

(11) Spiridion Tricoupi, ministre grec, auteur d'une *Histoire de la révolution grecque* en 4 volumes (1853).

Le *Byron jugé...* jugé par Barbey d'Aurevilly

Dans un article inséré dans son monumental ensemble *Les Œuvres et les hommes*, Jules Barbey d'Aurevilly, très grand admirateur de Byron (qu'il nomme dans presque chacun de ses romans et de ses contes), dit en le détaillant tout le mal qu'il pensait du livre de Teresa. Dans le style éblouissant dont il est coutumier, où les mots sont à la fois justes et cruels, il s'acharna sur un témoignage qui ne pouvait s'accorder avec l'image qu'il s'était faite, depuis sa jeunesse, du « plus grand poète des temps modernes »⁽¹⁾. Ce n'est pas ici le lieu de résumer sa vision de Byron, mais il est certain qu'elle était assez proche de l'image satanique perpétuée (et revendiquée) par Baudelaire, et très éloignée du portrait vertueux brossé par l'ex-amante.

Ce texte étant trop long pour être cité dans sa totalité, nous en avons sélectionné les passages les plus intéressants. Les nombreux points de suspension sont de Barbey, les nôtres étant entre crochets.

Il n'y a que deux positions pour une femme que Byron, en l'aimant, a faite immortelle : c'est d'accepter fièrement et fastueusement cette immortalité — ou c'est d'en souffrir, pudiquement et en silence, puisque rien ne saurait jamais éteindre cette étoile, allumée sur un front qui peut en rougir... Dans le premier cas, ce livre ne serait pas assez et dans le second il serait trop... Mais la femme, la femme, hélas ! plus éternelle en ses instincts que Byron, avec tout son amour et tout son génie, ne pouvait la faire immortelle, s'est épouvantée de ces deux situations si nettes et n'a pas voulu de leur lumière.⁽²⁾

La mobilité dans la profondeur qui est la caractéristique, géniale et humaine, de Byron, et qui pourrait, d'un seul trait, nous éclairer toute sa vie, n'a pas été saisie par la femme qui nous a donné ce *Byron jugé...* et qui ne l'est pas ! Elle n'a rien compris à ce pensif et capricieux, qui eut le caprice au même degré que la pensée...⁽³⁾

Le Byron vertueux qu'on trouve ici, le Byron éthéré, le Byron même anachorète — comme saint Antoine, — ce Byron enfin de perfection idéale, angélique et archangélique, m'inquiète légèrement, je l'avoue ; et quoique je n'aie jamais cru aux bêtises et aux calomnies du bégueulisme sur Byron, je ne crois pas pourtant qu'il fût si ange et si archange que cela... Il devait faire, très-bien, ses sept petits péchés mortels par jour, — comme on dit que font les Justes...

L'auteur du *Byron jugé*, qui est une Italienne et une catholique, nous a enlevé un Byron de vitrail et de sainte chapelle, mais ce n'est pas plus le Byron vrai que le *Henri de La Rochejacquelin* de Hopwood — un ange aussi, — toujours les anges ! — n'est le La Rochejacquelin de la réalité ; [...]. Certes ! il était beau, lord Byron, — cela n'est pas douteux, — et surtout il n'était pas si noir et si diable que les sots et les hypocrites protestants l'ont fait ; mais sous la plume de celle qui a pourtant un intérêt à le trouver irrésistible, il finit par être trop beau, et on lui voudrait, au moins une des verrues que Cromwell disait à son peintre de ne pas oublier.⁽⁴⁾

Et j'ai tout dit de ce livre sur Byron, qui a calomnié Byron *en beau et en bon* ; comme d'autres l'ont calomnié *en laid et en mauvais*.⁽⁵⁾

Les Œuvres et les hommes, vol. 5 : *Les Bas-bleus*, chap. XXII ; Victor Palmé, Paris, 1878.

(1) p. 285.

(2) pp. 283-284.

(3) p. 286.

(4) pp. 289-290.

(5) p. 290.

Indications bibliographiques :

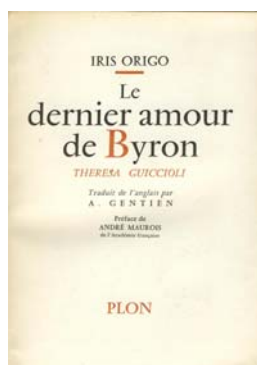


Lord Byron jugé par les témoins de sa vie

[Sans nom d'auteur] ; Amyot, Paris, 1868 ; 2 vol. de 504 et 600 pages.

D'abord parue sous forme partielle en 1866 chez le même éditeur (*Des idées religieuses de lord Byron*, « par un de ses contemporains », 134 pages), la somme apologétique de Teresa Guiccioli se propose, en vingt-cinq chapitres, de vanter les qualités de Byron, preuves à l'appui. Bien sûr, ces preuves ne sont pas toujours convaincantes, ni fiables, mais le livre parvient cependant à nuancer l'image satanique que la France s'était faite de Byron. L'ensemble constitue néanmoins un impressionnant recueil d'anecdotes et de témoignages.

Édition anglaise (traduite par Hubert Jerningham, attaché d'Ambassade à Paris, et connaissance de Teresa) : *My recollections of Lord Byron ; and those of eye-witnesses of his life* ; Richard Bentley, Londres / Harper & brothers, New York / Lippincott & Co., Philadelphie, etc., 1869.

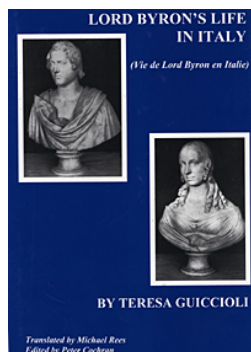


Le Dernier amour de Byron. Theresa [sic] Guiccioli.

Par Iris Origo ; préf. d'André Maurois, trad. d'Antoine Gentien ; Plon, Paris, 1957. 410 pages.

Le Dernier amour de Byron est l'œuvre d'Iris Margaret Cutting, marquise du Val d'Orcia (1902 – 1988), déjà auteur d'une étude sur la fille du poète *Allegra* (The Hogarth Press, Londres, 1935). L'intérêt du *Dernier amour* tenait aux très nombreux matériaux totalement inédits qu'il mettait à jour, parmi lesquels 149 lettres de Byron, quelques autres de Teresa ou de Pietro Gamba, des documents de la police ou du Vatican... Quoique déjà ancien, il reste une référence. La traduction est fort bien faite.

Édition originale anglaise : *The Last attachment. The story of Byron and Teresa Guiccioli as told in their unpublished letters and other family papers* ; Jonathan Cape & John Murray, Londres, 1949. (Actuellement : Helen Marx books & co., New York, 2000.)



Lord Byron's life in Italy

Par Teresa Guiccioli ; édité par Peter Cochran, trad. de Michael Rees ; University of Delaware Press, Newark, 2005. 700 pages.

Bien qu'il ait été rédigé en français, ce témoignage de premier ordre sur Byron n'a jamais été publié ici. Une édition en fac-similé avait paru en Autriche en 1983, avant cette édition anglaise soigneusement préparée, proposant une belle introduction fort savante. Faisant entendre, selon l'éditeur, « la voix de la compréhension intime, de la vérité, de l'amour », Teresa dresse le portrait d'un Byron serein et joyeux, offrant un aperçu unique sur ce qui fut la relation la plus profonde de sa vie. Pourtant récent, cet ouvrage est malheureusement épuisé actuellement.

Henri Guillemin : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, Paris, 1939.

Maria Borghese : *L'Appassionata di Byron* ; Garzanti, Milan, 1949.

Clarence Cline : *Byron, Shelley and their Pisan circle* ; John Murray, Londres, 1952.

Peter Cochran : "Romanticism" and Byron (chap. 11 : "Byron's literary relationships with Alessandro and Teresa Guiccioli") ; C. S. P., Cambridge, 2009.

Dossiers lord Byron.

N°1, janvier 2010 (revu en juin 2010).

Rédaction : Davy Pernet. Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés pour tous pays.

Illustration p. 1 : "La comtesse Guiccioli" ; *Galerie des dames de Byron* ; Charpentier, Paris, 1836.